

Père Patrick Desbois, « Génocide et Modernité »

Camp des Milles, ICCJ 2013, 1^{er} juillet 2013

Merci beaucoup. Tout d'abord, on peut se demander ce qu'un prêtre catholique français, originaire de Bourgogne, qui est bien connue pour le vin et non pour la Shoah, est en train de faire dans les champs de la mort d'Ukraine et maintenant de Biélorussie, de Russie, de Pologne, de Moldavie, de Roumanie et de Lituanie.

Ce fut d'abord une histoire personnelle. En 1942, mon grand-père a été déporté vers un petit village d'Ukraine. Il n'était pas juif. Le village s'appelle Rawa Ruska. Je voulais comprendre ce qui lui était arrivé, j'y suis donc allé plusieurs fois pendant la période soviétique et personne ne voulait en parler. Je savais que dans ce village, ils avaient tué 18 000 Juifs, plus un nombre inconnu de tziganes. Et après de nombreuses années, la municipalité a rassemblé tous les témoins, tous les agriculteurs, tous les hommes et les femmes qui avaient assisté à l'assassinat pendant leur adolescence et nous sommes allés ensemble dans la forêt. Je ne les oublierai jamais, même si maintenant j'ai interviewé 3 500 personnes.

Le premier témoin a dit qu'un Allemand est arrivé seul avec une moto et un chien et qu'il tourna et tourna et tout le village se demandait pourquoi il était venu. En fait, cet homme était un spécialiste du creusement de fosses communes et il est venu en choisir le lieu. Maintenant, nous savons qu'ils ont envoyé quelqu'un pour chaque village. Cet homme allait ensuite à la mairie pour demander combien de Juifs étaient encore en vie afin qu'il puisse calculer le volume de la fosse commune en fonction du nombre de personnes qui devaient être tuées. Les charniers sont une machine à tuer. Certains étaient en forme de tour parce qu'ils tuaient les gens depuis le haut. Certains avaient des escaliers et deux couches parce qu'ils demandaient aux Juifs de descendre et de jeter les cadavres. Ils appelaient cela *Sardinien Packung* (allemand pour *paquets de sardines*). Un autre témoin a dit que le lendemain, deux Allemands sont arrivés avec un camion de Juifs et ils les ont forcés à creuser une fosse commune de huit mètres de profondeur. Quand les Juifs furent fatigués, les Allemands leur dirent qu'ils pouvaient sortir et se reposer. Et secrètement un policier ukrainien est descendu et a mis des explosifs dans le sol. Plus tard, l'homme a dit aux Juifs qu'ils pouvaient retourner creuser, et les trente Juifs ont explosé.

A ce moment, une autre dame est venue et elle m'a dit : « Père, on m'a demandé de prendre les morceaux de cadavres et de les enterrer, de les cacher avec des branches de sorte que les prochains Juifs ne puissent pas les voir. ».

Et après cela, ils ont fait venir des camions et des camions et des camions de Juifs en un jour et demi avec deux tireurs et un pousseur, et ils ont tué 1 500 Juifs, les derniers Juifs de Rawa Ruska. Pourquoi des pousseurs ? Parce qu'ils ont établi une règle « une balle, un Juif », « un Juif, une balle » et l'armée leur a demandé d'économiser les munitions. Quand nous avons traversé le village plus tard, les agriculteurs se souvinrent qu'il a fallu trois jours pour que toutes les personnes dans les charniers meurent.

Ce soir-là, j'étais en état de choc. Je ne pensais pas que dix ou douze ans plus tard, je reviendrais là. J'étais sous le choc parce que je n'étais pas prêt à écouter. Et le maire m'a dit : « Patrick ce que j'ai révélé pour un village, je peux le faire pour une centaine de villages. ».

Je suis revenu à Paris. J'ai parlé au cardinal Lustiger dont la famille était juive. Il m'a dit : « Je connais l'histoire parce que ma famille juive polonaise a été abattue de la même façon à Będzin. ». Plus tard, je suis allé au Congrès juif mondial à New-York, ils ne savaient pas que je comprenais l'hébreu et je les ai entendus se dire : « Nous avons cherché ces charniers depuis 1944 et ce gars que nous ne connaissons pas les cherche aussi. ». Nous avons donc construit une organisation appelée *Yahad In Unum* (Yahad signifie « ensemble » en hébreu et signifie In Unum « dans un » en latin). Je me souviens que le cardinal Lustiger a dit que nous ne dirions pas *un* parce que nous ne sommes pas un, mais nous sommes *dans un* et *un* est Dieu. Maintenant, c'est une autre histoire. Nous sommes un groupe de 22 personnes, nous travaillons avec des universités et nous allons dans huit pays, 15 fois par an pendant 17 jours à chaque fois. Nous avons trouvé dans les fosses communes environ 1 à 1,3 millions de Juifs, il en reste 1 million à trouver ainsi que les tziganes. Nous sommes en mesure de révéler le crime et de comprendre ce qui se passait à partir du moment où les Allemands arrivaient à 6 heures du matin jusqu'au soir. Nous savons qu'ils n'ont jamais manqué leur déjeuner. Quand ils arrivaient le matin, ils essayaient de trouver des cuisinières et ils ont toujours fait un repas pour le déjeuner. Nous avons trouvé tous les détails des meurtres, étape par étape, car c'était public.

Et ce sera ma première réflexion, sur le thème « génocide et modernité ». En Union soviétique, vous n'avez pas de train, vous n'avez pas de clôture, vous n'avez aucun endroit comme ça. C'est un continent d'extermination, c'est un champ aujourd'hui. Il pourrait s'agir d'un jardin, d'une ferme, du tribunal au centre de la ville, cela pourrait être sous l'église, n'importe où, mais nulle part.

C'est la première chose que je veux porter à votre réflexion : c'était partout, c'était en public et personne n'en parlait. C'était très difficile pour moi d'accepter l'absence de secret. Tous les gens venaient voir. Je me souviens d'un petit village en Biélorussie où ils ont forcé les Juifs à danser pendant une heure. Une personne âgée a refusé de danser et ils l'ont frappée avec un fusil. Il y avait un orchestre biélorusse et à la fin de la danse, les Allemands ont dit à l'orchestre : « Maintenant que la danse est terminée, nous allons tuer les Juifs. ». Et tout le village est venu regarder.

Je vais vous donner un exemple. J'ai trouvé une grande école publique où le directeur avait réuni tous les enfants et dit : « Demain, il n'y a pas d'école parce que nous tuons nos ennemis, de sorte que vous êtes libres d'aller voir la fusillade des Juifs et le lendemain ce sera le sujet de la classe. ». J'ai trouvé trois vieilles dames qui étaient enfants à l'époque et elles m'ont raconté qu'ils se sont réunis dans la classe et se sont rendus ensemble sur le lieu de meurtre. Elle a dit, comme un enfant, « Il était trop tôt, il n'y avait pas de Juifs et aucun Allemand, alors nous nous sommes tous assis ensemble sous un arbre et nous y sommes restés toute la journée et le lendemain c'était le sujet de la classe. ».

Je voudrais que vous compreniez que c'était n'importe où et que c'était en public. Je dis cela parce que dans la modernité, les massacres, les crimes contre l'humanité, sont également en public à cause de la télévision et les médias. Ils peuvent être n'importe où, la plupart du temps sans camp. Des gens sont tués au Darfour sans camp, au Rwanda avec très peu de camps, et aujourd'hui en Syrie sans camp. Nous entendons parler de ça, c'est en public, c'est partout et il y a une absence totale de réaction de la population.

Pour moi, la première question est : comment est-il possible de tuer autant de gens en public sans aucune réaction ou avec une réaction trop tardive ?

La deuxième question est : pourquoi faisons-nous ce travail à Yahad ? Pourquoi y a-t-il 22 jeunes (maintenant je suis le vieux) qui travaillent si dur à étudier les archives soviétiques et allemandes, à la construction de fichiers, à la traduction des témoignages, à faire des cartes, en participant à de nombreux colloques. Pourquoi ? Je me suis rendu en Ukraine, Russie, Biélorussie, Moldavie, Roumanie. Inconsciemment, nous avons construit des démocraties sur les fosses communes des autres. Savez-vous pourquoi il est très difficile de trouver ces charniers ? C'est parce que les gens cultivent des tomates ou des pommes de terre sur les charniers. Ce n'est pas une bonne raison. Je me souviens qu'une fois, alors que je pensais en trouver un sans en être très sûr, deux femmes sortirent de leur maison et dirent : « Père, Père ne prenez pas mon jardin. ». J'ai compris que sous le jardin étaient les Juifs.

Donc, mon premier point est que nous ne pouvons pas, nous ne *devons pas* construire une démocratie, un État moderne avec des valeurs chrétiennes, des valeurs humaines, quelles que soient les valeurs, sur les charniers des autres. Sinon, cela détruit totalement nos valeurs parce que les gens voient que nous construisons un nouvel état sur la tête de ceux qui ont été tués avant nous. Et au siècle dernier, cela s'est produit sur presque tous les continents.

Ce qui a changé au cours du siècle dernier, depuis le génocide des Juifs, c'est que les Juifs ont travaillé dur avec Yad Vashem principalement pour que l'on se souvienne non pas des noms des assassins, mais de ceux des victimes.

C'est mon deuxième point. Je vous donne un exemple. Pensez aux charniers ou au génocide au Cambodge. Si je vous demande de me donner le nom d'un tueur, tout le monde va dire Pol Pot. Maintenant, je vous demande de me donner un seul nom de victime. Je constate qu'habituellement, dans un génocide, nous nous rappelons du nom de l'assassin sans pouvoir nommer les victimes. Les gens se soucient assez du tueur pour lui faire un procès, et c'est très important. Mais qui se soucie des victimes ? Ils sont morts, c'est le passé. Les Juifs font le contraire. Vous souvenez-vous quand nous étions jeunes, il était presque impossible de trouver un livre sur Hitler mais il y avait le livre d'Anne Frank dans chaque famille. Même les gens qui ne savaient rien sur la Shoah avaient lu l'histoire d'Anne Frank. Les Juifs ont changé le sens de la mémoire. Les Juifs ont dit après le génocide : ce n'est pas Hitler ou Goebbels ou Himmler que nous devons garder en mémoire, mais toutes les Anne Frank, une par une. Le travail de Serge Klarsfeld est de trouver les noms de famille, la dernière image d'un bébé qui a été déporté. Yad Vashem enregistre le nom et l'histoire de chacun et vous ne trouverez pas là-bas de fichier sur Hitler et Himmler, mais les fichiers de toutes les petites filles.

Et je pense que nous devons garder cette leçon forte que les Juifs donnent à l'humanité. Mais malheureusement, pour les crimes de masse ou génocides modernes, nous continuons à ne nous souvenir que du nom de l'assassin. Donnez-moi le nom d'une victime au Darfour. Donnez-moi le nom d'une victime en Syrie. Mais nous nous souvenons de Bachar al Assad. Même dans la criminalité locale, quand j'ai vu la fusillade à Toulouse (bien sûr ce n'est pas un génocide), j'ai remarqué que les médias en parlaient en tant qu'« *Affaire Merah* », son nom. Mais les enfants qui avaient été tués n'avaient aucune « affaire ». Je pense que nous devons essayer de comprendre que les Juifs n'ont pas été tués pour rien. Nous devons adopter une nouvelle façon d'être, de

forcer l'humanité à cohabiter avec ceux qui ont été tués et non pas avec les tueurs. Nous suivons le travail de Yad Vashem, Klarsfeld et d'autres afin de nous obliger à cohabiter avec les noms, les histoires des victimes, un par un.

Je travaille aussi beaucoup avec le gouvernement allemand parce qu'il soutient nos recherches. L'Allemagne est le seul pays qui reconnaît avoir commis un génocide. Je voyage dans de nombreux autres pays. Je vous déconseille d'oser dire à un pays qui a commis un génocide qu'il l'a fait. Je dirais donc que deux paramètres, le fait que l'Allemagne reconnaisse le génocide et le fait que les Juifs travaillent si dur pour garder la mémoire de chaque personne, ouvrent une nouvelle page dans l'histoire de l'humanité que nous devons garder ouverte pour les autres. C'est pourquoi je pense que nous devons aujourd'hui enseigner la Shoah pour prévenir le génocide.

Pour moi, c'est une partie du terrain sur lequel je travaille (comme je vous l'ai dit, il n'y a pas de camp, pas de train). J'ai donné des conférences dans 18 écoles à Hong Kong, les élèves étaient Européens et Chinois. Les personnes qui m'accompagnaient m'ont dit : « Ne parlez pas aux Chinois, ils s'en fichent. Parlez seulement aux Européens. ». Alors bien sûr j'ai fait exactement le contraire. Et donc, j'ai demandé aux Chinois : « Connaissez-vous les massacres de Nankin par les Japonais ? ». Ils ont dit : « Oui, oui, les femmes ont été violées et les hommes tués. ». Et j'ai dit : « La Shoah par balles en Union Soviétique par les Allemands, c'était Nankin tous les jours. ». Je pense que nous avons une façon d'enseigner la Shoah et cette partie du génocide sans camp ni train est malheureusement un vrai modèle. Je n'oublierai jamais la remarque qu'un vieil intellectuel polonais m'a faite. Il m'a dit : « Patrick, Hitler a fait une erreur. Il a fait Auschwitz. ». Et j'ai dit : « Pourquoi est-ce une erreur ? ». Il m'a répondu : « Parce que les Juifs sont de retour. Quand il n'y a pas de camp, ils ne reviennent pas. ». Il m'a fallu des années pour comprendre ce qu'il m'avait dit.

Enfin, je vais vous dire ce qui est à la base de ma conviction parce que je suis encore prêtre. Dans la Bible, Caïn a tué Abel, et la première question de Dieu à Caïn était « Où est ton frère ? ». Et je pense que depuis que je suis enfant, grâce à mon grand-père, par mon éducation, j'ai entendu cette question : « Où est ton frère juif d'Ukraine, de Biélorussie, de Russie, où est-il ? ». Il est sous les buissons. Parfois sous le marché comme un animal. Et la réponse de Caïn était une question aussi. Il a dit : « Suis-je le gardien de mon frère ? ». Ce n'est pas ma question. Je suis pour l'avenir, pas pour le passé. Mon frère est dans le passé, il est mort. Et vous souvenez-vous ce que Dieu a répondu ? « N'entends-tu pas que le sang d'Abel monte de la terre jusqu'au ciel ? ». Et le commentaire de Rachi dit que ce n'est pas le sang, mais les sangs, c'est à dire toutes les personnes qui seront tuées après.

Je pense que, quoi que nous fassions dans la modernité, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas demander à Abel de garder le silence. Je vous remercie.

Transcription par Francesca Frazer

Traduction : Rosine Voisin

NDLR : texte de la conférence en anglais mis par écrit à partir d'un enregistrement audio, non relu par l'auteur, puis traduit en français, nous en avons gardé le style oral, avec quelques modifications stylistiques.